

CHAPITRE I

Décidément, les vacances de cette année ne s'annonçaient pas comme les autres. La tradition familiale, entretenue pieusement par ma mère, sentait ses fondements trembler. Un souffle révolutionnaire ébranlait la paisible tribu Fontanier et les repas sentaient la poudre. Je détestais cette atmosphère de drame, d'autant plus que mon inconscience bien connue m'en faisait trouver la cause dérisoire. N'espérez pas que je dévoile un horrible nœud de vipères et que, sous la souriante hypocrisie familiale, je découvre une collection de crimes et d'incestes. Nous étions des individus de la plus grande banalité et nos problèmes ne risquaient pas de défrayer la chronique. Le responsable de notre tragédie domestique était le directeur de l'entreprise de chaudronnerie en gros, dans laquelle ma sœur Hélène travaillait en qualité de secrétaire ; cet homme puissant avait décidé que sa maison fermerait à date fixe : ses employés devaient connaître les joies de la plage ou du sentier alpin du 26 août au 15 septembre. Or le directeur de l'entreprise de cimenterie où mon père, chef de bureau rigoriste, sévissait, avait choisi pour la fermeture annuelle les dates plus estivales du 25 juillet au 15 août.

Chaque repas voyait s'allonger la litanie plaintive de la famille, obligée de se séparer pour la première fois pendant les vacances ; comme j'oubliais le plus souvent d'y joindre mes gémissements, j'étais traitée de sans-cœur ou d'irresponsable, suivant les dispositions de mes partenaires. Un soir, les choses s'envenimèrent tellement que j'en vins à être accusée de souhaiter la mort de ma famille entière. Je n'allais pas si loin. Mais il me faut avouer que la perspective de vacances différentes me semblait d'autant plus séduisante que je savais déjà comment l'affaire tournerait : un beau jour, quelqu'un oserait proposer la seule solution raisonnable : Hélène et moi partirions de notre côté, et mes parents du leur. Si j'avais émis cette idée, de quels crimes ne m'eût-on pas accusée ? Heureusement, Hélène-la-sage, la douce, la raisonnable, prit l'initiative de trancher ce nœud gordien , ce qui, au bout du compte, soulagea tout le monde.

Le grand coup porté, restaient les détails. Mon père ne devait pas, pour sa dignité, céder sans lutte, et toute notre diplomatie – ou plutôt celle de ma sœur, la mienne étant inexistante –

dut être déployée. Les mœurs très patriarcales de notre famille nous avaient valu une vie axée sur le mépris de tout ce qui n'était pas « nous quatre » et jamais Hélène n'avait pensé à s'y opposer. Pour moi, j'attendais avec impatience l'âge où mes refus pourraient cesser d'être théoriques. Ma sœur emporta, en cette circonstance, l'adhésion paternelle en garantissant que j'apprécierais bien mieux le charme des vacances familiales après en avoir été privée, et qu'elle-même serait ravie de retrouver les bonnes habitudes en réintégrant le cercle avec Jean, qu'elle devait épouser dès la fin de son service militaire. C'était délicieux : je la regardai avec inquiétude, jugeant fort imprudentes ces promesses que je risquais d'être seule à tenir.

Je me rassurai vite ; de toute façon, les vacances de cette année allaient bouleverser ma vie. Ma conviction était faite : ces transformations ne laisseraient pas de place pour le passé. Qu'on ne me demande pas pourquoi cette certitude était née en moi : j'aurais bien du mal à répondre. Je vouais à la vie un amour éperdu, mais en même temps, je haïssais mon existence actuelle. N'entrevoyant aucun moyen raisonnable de m'en libérer, je me bornais à imaginer, sans autres précisions, un avenir où mes enthousiasmes pourraient enfin s'exprimer. Il me fallait d'abord me délivrer de toute contrainte scolaire ou familiale, quitter cette banlieue terne et insipide, et, par des expériences nombreuses, m'initier aux rites de la vie. J'aimerais être plus claire, mais comment trouver les mots pour exprimer ce que je ne concevais même pas nettement ? Le vague de mes aspirations d'alors ne me gênait pas : dans mon ignorance à peu près absolue des réalités de quelque ordre qu'elles soient, je ne pouvais que chercher à deviner ce qui allait m'arriver. Je me sentais trop différente de ma sœur, par exemple, pour imaginer ma vie d'après la sienne ; j'étais sans aucun doute destinée à explorer l'inconnu, car mon ardeur était si grande que la vie aurait à cœur de ne pas me décevoir. Mes seize ans changeaient l'ordre du monde et ma volonté, célèbre dans le cercle familial, allait plier l'avenir à ses exigences.

De quelles aventures ne rêvais-je pas alors ? Héroïne de romans interminables et toujours renouvelés, je désirais tour à tour être une Antigone ou une Juliette, quand ce n'était pas une Mata-Hari ! Une cause ou un être m'attendait qui ne pouvait exister sans moi ; j'allais connaître

un destin hors série, couronné par une mort qui serait une apothéose. Comment ces visées délirantes pouvaient-elles s'accommoder de nos très simples vacances, je l'ignore, mais j'avais une foi sans faille dans le hasard qui fait les rencontres miraculeuses. Déjà, le métro ou le train me paraissaient des lieux de rendez-vous pour l'Aventure, la fantastique épopée que ma qualité de lycéenne m'empêchait de créer seule. Je scrutais ces visages inconnus et ne me lassais pas d'inventer sur leur compte des scénarii fantaisistes où je prenais aussitôt la place de choix, où mille solutions se proposaient pour faire naître un destin hors normes. Que cachaient ces autres mondes, entrevus dans chaque regard étranger ? Je brûlais d'y pénétrer, pour changer ma vie plate contre une existence digne de ma nature exceptionnelle – ceci en toute simplicité : on ne choisit pas, n'est-ce pas, d'être différent, et cette certitude ne m'inspirait aucune vanité. Bien sûr, ces extravagances n'allaient pas loin, et les silhouettes aperçues quittaient le wagon, m'abandonnant à mes rêveries, sans avoir compris que cette gamine mal coiffée qui les avait lorgnées avec insistance était quelqu'un d'extraordinaire.

Personne, d'ailleurs, ne percevait le secret de mes méditations et c'est au moment où j'allais découvrir le mystère de toute vie ou résoudre la question de l'immortalité de l'âme que le professeur d'anglais me demandait de traduire la voix passive, ou ma mère, de venir faire la vaisselle. Je réintérais péniblement la réalité, sous les apostrophes peu amènes de mon interlocuteur ; incomprise par définition, je toisais ces êtres pitoyables qui n'avaient rien sondé. Mes proches me rendaient au centuple ma condescendance et se consolaient en pensant qu'à mon âge, bien des filles n'avaient pas des plaisirs aussi désincarnés.

Mon apparence révélait assez peu les divagations de mon esprit ; cette belle confiance en moi qui éclairait toutes mes réflexions s'évaporait devant les « gens » pour faire place à une timidité embarrassante ; dans ma famille, entre les éclats désordonnés et le mutisme, j'avais choisi la dernière solution, moins génératrice de drames. Je ne jugeais personne digne de partager le bouillonnement qui m'agitait ; cette solitude me ravissait et me désolait à la fois ; avouerai-je que ces dédains dont j'accablais les autres étaient postérieurs à mes efforts infructueux pour la

rompre ? Il m'était arrivé de m'adresser à Hélène, confidente toute trouvée : mais alors qu'elle aurait volontiers prêté l'oreille à des bavardages sentimentaux, elle s'endormait devant mes accès de lyrisme, ce qui refroidissait mes vellétés d'épanchement.

Mes bulletins du lycée répétaient : « douée mais irrégulière », ce qui me paraissait très satisfaisant. Je n'avais aucune amie. J'entretenais des relations convenables et distantes avec un certain nombre de camarades, mais leurs flirts et leurs déballages de confidences presque obscènes m'exaspéraient. Elles raillaient ma candeur, opposée à leurs « problèmes » sentimentaux et, justifiant leurs excès par un 'tout le monde le fait', s'irritaient de trouver en moi une exception gênante. Personne ne m'aurait fait avouer que mon secret désir de faire comme elles était combattu par une terreur panique de tout ce qui concernait d'éventuels rapports avec ces êtres brutaux, vantards et bruyants, que je nommais, avec la petite moue de mépris nécessaire, « les garçons », sans chercher à établir de différences entre les représentants de cette insupportable engeance.

Quant à mes parents, ils ne m'étaient pas moins étrangers. Mon père, parfaitement bien élevé, ne se manifestait que rarement ; son travail l'absorbait presque tout le temps. Ma mère, indiscreète et bavarde, veillait, à grand renfort de criaileries, sur la vertu de ses filles. Elle bâtissait généralement ses sermons sur le thème : « Avec cette mentalité, tu finiras par faire des bêtises », lesquelles bêtises se réduisaient à une seule, mais capitale à ses yeux, flanquée d'un monstrueux B majuscule, la Bêtise qui compromet à jamais l'existence d'une fille. Heureusement pour elle, mes fréquentations masculines s'appelaient Stendhal, Baudelaire et Debussy, toutes gens dont la célébrité ne l'impressionnait pas, mais dont la date de naissance la rassurait.

Chacun s'accordait à reconnaître que je traversais une crise, la fameuse crise d'adolescence, dont toutes les revues féminines racontent les dangers à l'usage des mères maladroites. Aussi bénéficiais-je d'une relative indulgence, justifiée par les souvenirs d'une très proche enfance, au cours de laquelle j'avais été, paraît-il, une adorable petite fille modèle, ce qui laissait quelque espoir sur la qualité de mon naturel. Moi, j'attendais les vacances.